



ROCKFELLER

Par A. CARNEGIE

Il existe un grand industriel le plus grand du monde dans sa patrie. C'est un homme admirable qui fait le plus grand honneur à la carrière des affaires. Comme tous les hommes d'affaires intelligents, à mesure qu'il avançait en âge, il sentait qu'il fallait introduire du sang nouveau dans sa maison; que, s'il lui était relativement encore facile de diriger son importante affaire, il était sage de chercher des mains capables de la continuer après qu'il se serait retiré. Les hommes riches ont rarement des fils qui héritent du goût des affaires. Je n'ai aucun embarras à dire si cela est bien ou mal. Considérant la masse humaine dans son ensemble, je crois que cela est pour le mieux.

Si les fils des hommes riches avaient les mêmes besoins que les fils des hommes pauvres, et, par suite, leur ambition, il y aurait, pour les élèves des collèges, moins de chances de succès qu'il y en a. Ce n'était chez aucun membre de sa famille que cet homme espérait trouver du jeune sang nouveau. Un jeune homme, au service d'une Société anonyme, avait attiré son attention, par la façon dont il avait traité certaines affaires avec lui. Ce jeune homme lui rendait de fréquentes visites. Mais l'homme sage ne se hâtait pas. Il fut bientôt satisfait de ses capacités; mais cela n'était qu'un point parmi beaucoup d'autres. Quels étaient les goûts, les fréquentations, les habitudes, les connaissances de ce jeune homme? En dehors des affaires, quel était son caractère? Sous tous ces rapports, il découvrit exactement ce qu'il voulait. Le jeune homme faisait vivre sa mère veuve et une sœur; il avait pour amis d'excellents jeunes gens, dont quelques-uns étaient plus âgés que lui. Il était instruit, il aimait la lecture, avait des goûts élevés.

J'ai à peine besoin de dire qu'il était un "gentleman", ayant hautement le respect de soi-même, l'âme de l'honneur, incapable de quelque chose de bas ou de vulgaire; bref, un jeune homme modèle, et pauvre cela va sans dire.

Il fit venir ce jeune homme, lui dit qu'il aimerait beaucoup à le prendre à son service et lui demanda s'il voulait faire cet essai. Le millionnaire déclara franchement ce qu'il cherchait; un jeune homme d'affaires, qui pourrait se développer et sur lequel il pourrait se décharger d'une grande partie de ses soucis. Il fut convenu qu'il servirait deux ans en qualité d'employé et serait soumis à la règle commune, règle très dure, car il fallait être à l'usine le matin, un peu avant sept heures. Il devait recevoir un salaire un peu plus élevé que celui qu'il recevait, et si, à la fin des deux années, rien n'avait été dit d'un côté ou de l'autre, si aucune obligation n'avait été contractée, chacun serait libre. Ce n'était qu'un essai. Le jeune homme déclara fièrement qu'il n'accepterait pas autre chose.

L'affaire continua sa marche. Avant l'expiration des deux années, le patron eut la satisfaction de constater qu'il avait trouvé cet objet si rare: un jeune homme d'affaires. Que de qualités cela embrasse, y compris le jugement, sans lequel un homme d'affaires n'est rien! Le patron déclare au jeune homme qu'il est enchanté de lui, satisfait de ses services, et il exprime sa joie de l'avoir trouvé. Il lui annonce qu'il a pris ses dispositions pour l'intéresser dans la maison. Mais, à sa stupéfaction, le jeune homme répond:

—Merci, merci, mais il m'est impossible d'accepter.